

Johnson & Johnson Les enjeux d'une rénovation

Jacques Lachapelle et Christian Chenail

Numéro 34, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17932ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

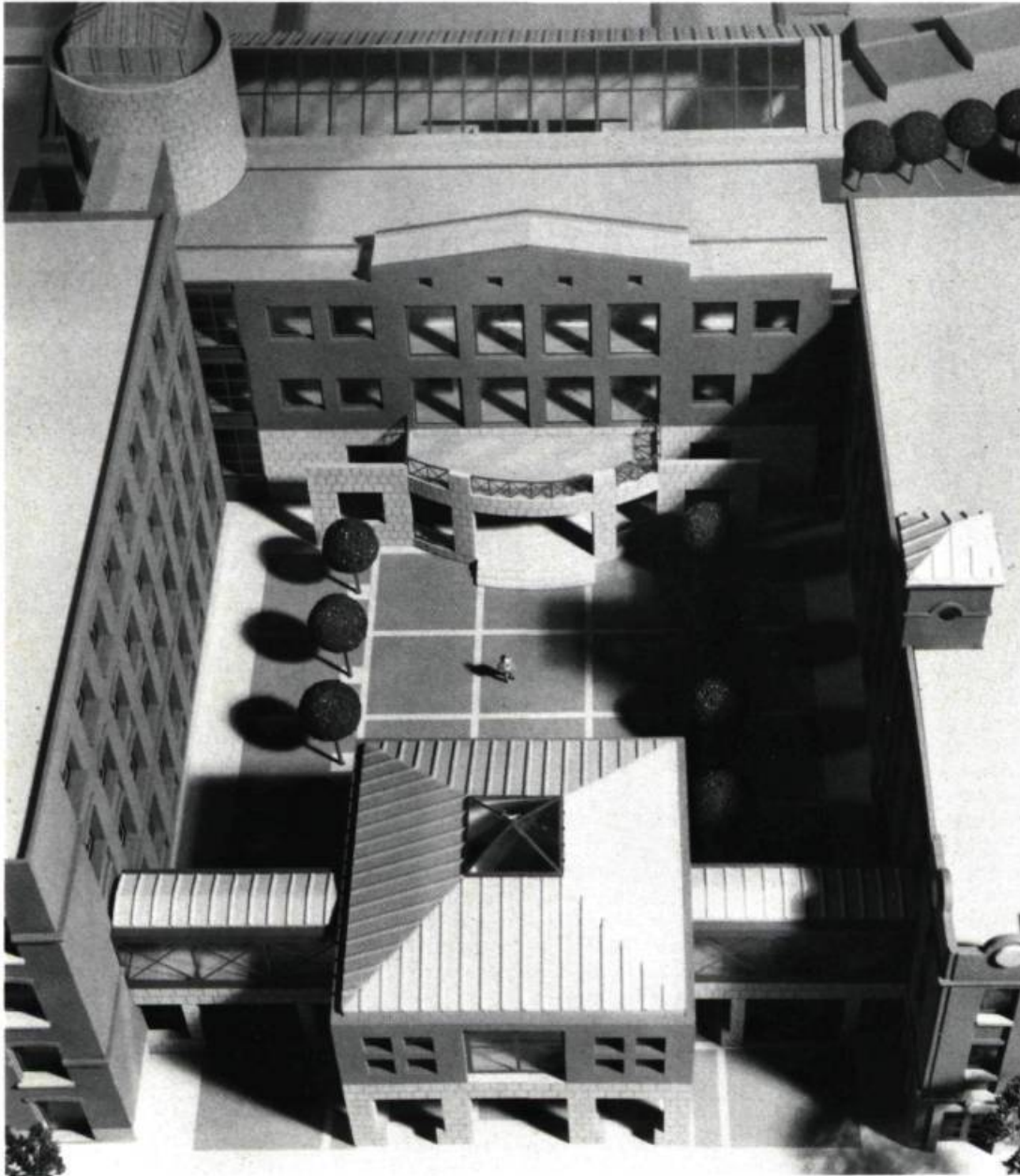
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lachapelle, J. & Chenail, C. (1987). Johnson & Johnson : les enjeux d'une rénovation. *Continuité*, (34), 40-41.

JOHNSON & JOHNSON LES ENJEUX D'UNE RÉNOVATION

À Montréal, dans le quartier Maisonneuve, un ensemble industriel du début du siècle devient un prestigieux siège social.



Maquette finale. Au fond et à l'avant, les ajouts de Cayouette et Saïa. À gauche, le bâtiment de 1912 haussé d'un étage en 1936, et à droite, celui de 1926 qui serait l'oeuvre de l'architecte A. Leslie Perry. (photo: Cayouette & Saïa)

Cette année, la compagnie Johnson & Johnson célèbre son centenaire. Parallèlement, à Montréal, on achève la rénovation de sa première filiale à l'extérieur des États-Unis, soit le siège social du boulevard Pie IX dans le quartier Maisonneuve. Réalisée par les architectes Cayouette et Saïa, cette étape couronne une longue suite d'interventions depuis l'établissement de la compagnie en 1919 dans l'édifice de l'ex-Gilmour, construit en 1912. Le concept a déjà valu à ses auteurs un prix d'excellence du magazine *Canadian Architect* en 1985. Dans une perspective patrimoniale, ce projet est doublement intéressant. D'une part, il renoue avec son environnement urbain immédiat. D'autre part, il concerne le patrimoine industriel, redécouvert depuis peu. À ces titres, le défi revient à mettre en valeur ce que le temps a pu miner ou faire oublier. En somme, il faut redéfinir l'attrait d'un ensemble qui doit servir quotidiennement de lieu de travail.

RESTER EN VILLE?

La rénovation du siège social n'allait pas de soi. Depuis les années cinquante, la compagnie a étudié différents scénarios dont ceux de construire à neuf ou de louer au centre-ville. À tout prendre, la rénovation s'avérait la solution la plus économique. De son côté, l'architecte, actif dans cette prise de décision, a défendu les avantages de la conservation en rappelant la récession des années soixante-dix. Par ailleurs, une étude aurait montré que plus de la moitié des employés demeureraient à l'intérieur d'un rayon de six kilomètres du site actuel.



Aspect ancien de l'ensemble de la Johnson & Johnson. La partie du centre aurait été haussée en 1927 et en 1936, la partie où se trouve l'entrée aurait été ajoutée. (photo: Johnson & Johnson)

Pour une compagnie internationale, le prestige relié à son emplacement constitue un argument majeur dans sa prise de décision. Si la Johnson & Johnson n'a pas opté pour un retour en ville, sa décision illustre toutefois ce regard nouveau porté sur le caractère culturel et historique de la ville. Ainsi, l'aspect fragmenté du quartier Hochelaga-Maisonneuve où les manufactures, les habitations et les monuments Beaux-Arts¹ se côtoient, ne rebute plus. Au contraire, l'unique, l'inusité et le banal s'amalgament pour former un quartier pittoresque et original. Par ailleurs, l'histoire devient le thème intégrateur de ce jeu des différences. Dès la fin du XIX^e siècle, l'ambition des promoteurs était d'ériger une ville industrielle prospère et prestigieuse. En choisissant d'y rester, Johnson & Johnson rappelle le contexte de son implantation dans Maisonneuve, peu après l'annexion du quartier à Montréal, et contribue activement à en perpétuer le sens et le caractère.

L'ESPACE SÉDUCTEUR

Apprécier le quartier ne suffit pas, encore faut-il que le projet réussisse à éliminer les désagréments d'espaces vétustes, mal adaptés aux exigences de la technologie nouvelle, et aussi à convaincre des avantages d'une rénovation. En cela, le projet de Cayouette et Saïa se démarque.

La décision la plus importante touche la démolition du pavillon central. Cet édifice résultant de modifications successives, posait des problèmes de circulation et offrait peu d'intérêt selon les architectes. À sa place, ils ont créé une cour centrale et construit deux nouvelles parties: une en façade et une autre, nettement plus importante, à l'arrière, qui sert d'entrée principale. La



Le hall, situé dans le nouvel édifice. (photo: B. Ostiguy)

cour devient le cœur du projet. Elle aère l'ensemble, permet un meilleur éclairage naturel et met en valeur l'accès au bâtiment. De plus, elle offre l'occasion de saisir dès l'extérieur l'organisation générale des aires de circulation intérieure.

Le pavillon en façade est une construction d'accompagnement. Érigé sur des piliers, dégageant des portes cochères, il comprend quatre salles de réunion qui sont reliées aux bâtiments par des passerelles. Sa volumétrie offre un heureux contrepoint aux deux masses dissemblables des anciens édifices.

C'est la partie arrière qui démontre la recherche architecturale la plus articulée; le dynamisme de sa conception est remarquable. Les matériaux multiples, les traitements rythmiques variés, ainsi que les différents volumes imbriqués les uns dans les autres, révèlent une architecture complexe et contradictoire, à l'image de l'idéal post-moderniste que poursuivent Cayouette et Saïa.



La cafétéria, largement éclairée par une verrière. (photo: B. Ostiguy)

L'intérieur de cet édifice est aussi le plus spectaculaire. Le hall occupe tout le volume en largeur et en hauteur. Dans l'axe de l'entrée, deux escaliers symétriques conduisent à un second espace important, celui de la cafétéria, largement éclairé par une verrière. Ces deux espaces monumentaux joints à celui de la cour intérieure auraient pu créer une impression de gigantisme. Ce n'est pas le cas, de subtiles limites les en empêchent. Outre le changement de niveau de la cafétéria, le mur de façade est dédoublé, allouant un espace tampon où se logent des corridors de circulation. Les transparences entre tous ces espaces permettent de multiplier les points de vue et sont autant d'invitations à se déplacer pour explorer. Le cheminement entre les bureaux montre que l'efficacité fonctionnelle des aires de travail s'allie à un souci de séduire les usagers. L'aménagement ne veut pas, ici, laisser indifférent par une neutralité répétitive mais au contraire, plaire par sa diversité et favoriser une certaine intimité.

Finalement, les détails de l'architecture de Cayouette et Saïa peuvent prêter à discussion. À la fois nombreux, variés et soignés, parfois à l'excès, ils confirment les choix esthétiques des concepteurs. Toutefois, l'utilisation constante du verre plein pour différents types d'ouvertures dans les bâtiments anciens laisse croire à un relâchement de l'enthousiasme créateur. Mais la critique des détails peut faire perdre de vue les qualités de cette réalisation que l'on pourrait résumer en ces mots: pondération et innovation. Si l'on considère en plus le souci d'un impact urbain positif, le projet Johnson & Johnson, fruit d'une collaboration avisée entre une compagnie et des architectes, peut certainement être cité en exemple.

1)NDLR: Voir Jeanne M. Wolfe, *Montréal: des plans d'embellissement*, *Continuité*, n° 31, printemps 1986, pp. 24 à 27.

2)Les auteurs tiennent à remercier l'architecte Mario Saïa, ainsi que les personnes suivantes chez Johnson & Johnson: M. Yvan Champoux, ingénieur et directeur de l'ingénierie, Mme Emmanuelle A. Colin, directrice des affaires publiques et Mme Lorraine Pilon, ex-coordonnatrice des communications, service des affaires publiques.

Jacques Lachapelle et Christian Chenail

Respectivement étudiant à la maîtrise à la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal et bachelier en architecture.